

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1941)
Heft: 4

Artikel: Les opérations sur le front ouest
Autor: Jaggi, O.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

86^e année

Nº 4

Avril 1941

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :

1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger :

1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne

Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Les opérations sur le front ouest

LES COMBATS DE HOLLANDE, DE BELGIQUE ET DU NORD DE LA FRANCE.

C'est le 8.5.40 que le chancelier Hitler, commandant en chef des forces allemandes, donna l'ordre d'attaquer pour le 10.5.40.

« L'idée fondamentale des opérations était de mettre en œuvre toutes les forces armées — surtout l'armée de terre et l'aviation — de telle manière que si les opérations se déroulaient selon les prévisions, on dût obtenir l'anéantissement complet des forces franco-anglaises. A la différence du plan Schlieffen de 1914, je fis porter l'effort principal des opérations sur l'aile gauche du front de rupture, mais en donnant l'apparence du contraire. La feinte réussit. L'engagement des opérations d'ensemble m'a toutefois été facilité par les mesures de l'adversaire lui-même. Car la concentration de toutes les forces motorisées franco-anglaises face à la Belgique faisait apparaître pour certain que le commandement supérieur

des armées alliées avait décidé de les envoyer le plus rapidement possible dans cette zone. » (Discours prononcé au Reichstag en juillet 1940.)

L'avant-veille de cette gigantesque bataille, l'armée allemande de l'Ouest était prête à pénétrer en Hollande, en Belgique et au Luxembourg et, pour cela, était articulée de la manière suivante :

Commandant en chef de l'armée : Général von Brauchitsch.
Chef de l'état-major général : Général Halder.

Groupe d'armées B : Général von Bock.

18^e armée : Général von Küchler, dans la zone comprise entre la mer du Nord et Venlo, face au nord-est et à l'est de la Hollande.

6^e armée : Général von Reichenau, dans la région N Aix-la-Chapelle.

Groupe d'armées A : Général von Rundstedt.

4^e armée : Général von Kluge, dans la région S Aix-la-Chapelle.

12^e armée : Général von List
Groupement Kleist : Général von Kleist
16^e armée : Général Busch

face au Luxemb.,
l'aile gauche
(16^e armée) appuyée
à la Moselle.

2^e armée : Général von Weichs
9^e armée : Général Strauss

derrière le groupe
d'armées A, en
réserve avec d'autres forces encore.

Groupe d'armées C : Général von Leeb.

1^{re} armée : Général von Witzleben, face à la ligne Maginot, entre la Moselle et le Rhin.

7^e armée : Général Dollmann, sur le Haut-Rhin.

Pour appuyer les opérations de l'armée de terre, deux escadres aériennes étaient prêtes à agir sous le commandement du maréchal Göring. A la tête de chacune d'elles se trouvaient les généraux d'aviation Sperrle et Kesselring.

Le tableau ci-dessus fait nettement ressortir l'idée de porter l'effort principal par l'aile gauche des forces destinées à pénétrer en Hollande, en Belgique et au Luxembourg, encore que leur concentration s'imposât en partie par la nécessité de couvrir le flanc sud, allongé et installé en défensive.

* * *

Au début des opérations, les forces franco-anglaises, également formées en 3 groupes d'armées (G. A.) entre la Manche et la frontière suisse, étaient déployées comme il suit :

Commandant en chef de l'armée : Général Gamelin.

Chef de l'état-major général : Général Georges.

G. A. 1 : Général Billotte.

VII^e armée : Général Giraud,

constituant l'aile extrême gauche de l'armée, face aux Flandres belges, dans la zone Dunkerque-la Lys-Boulogne.

Le corps expéditionnaire anglais, placé sous le commandement du général Gort, accolé à la droite de la VII^e armée, se trouvait avec le gros de ses divisions entre la Lys et l'Escaut (Roubaix-Lille-Douai-Arras).

I^{re} armée : Général Blanchard,

dans la zone limitée à gauche par l'Escaut et à droite par l'Oise.

IX^e armée : Général Corap,

à droite de la I^{re} armée.

II^e armée : Général Huntziger,

entre Sedan et Longwy, formant l'aile droite du G. A. 1.

G. A. 2 : Général Prételat,

formé par les III^e, IV^e et V^e armées, derrière la ligne Maginot, entre Longwy et Sélestat.

G. A. 3 :

Général Besson,

VIII^e armée, chargée de protéger le flanc droit sur le Haut-Rhin.

Il y avait en réserve 2 groupements derrière le front d'Alsace et de Lorraine, ainsi que la VI^e armée, placée dans la région de Lyon sous le commandement du général Touchon.

* * *

Le gros des forces belges, comprenant environ 600 000 hommes (23 ou 24 divisions), se trouvait au nord-est et à l'est du pays, entre Liège, Anvers et Namur, tandis que quelques éléments relativement faibles, échelonnés le long de la frontière franco-belge et sur la côte, assumaient la couverture de ces régions. Les Ardennes, qui étaient considérées comme un important obstacle et qui, pour cette raison, n'avaient été renforcées que par quelques ouvrages de moyenne importance et par des barricades légères, étaient occupées par des forces rapides et mobiles, les Chasseurs ardennais, à l'effectif d'une ou de deux divisions environ et ayant pour mission de mener le combat retardateur. Une première ligne de défense s'étendait de la Meuse, près de Liège, jusqu'à Anvers, appuyée sur sa droite à la ville forte de Liège. De nouveaux ouvrages avaient été construits en direction de la frontière allemande et, face au Limbourg hollandais (Maastricht), on avait aménagé en 1936 seulement l'ensemble extrêmement puissant des ouvrages d'Eben-Emaël, le bastion nord de Liège. De là, la ligne de résistance suivait le canal Albert jusqu'à la place forte d'Anvers ; large et encaissé en maints endroits, ce canal, récemment creusé, constituait un important obstacle.

Il y avait encore devant la position Albert une ligne avancée qui partait de la région de Maastricht et longeait la frontière néerlandaise jusqu'à Turnhout.

Abstraction faite de diverses positions intermédiaires, une ligne de repli allait de la frontière française près de Givet, le long du cours de la Meuse, souvent profondément encaissé, jusqu'à la forteresse de Namur et plus au nord en direction de Wavre-Louvain-Malines-Anvers ; c'était la ligne de la Dyle.

Enfin, on avait envisagé comme réduit national la région située au nord de la Lys et de l'Escaut, avec une forte tête de pont au sud de Gand.

* * *

Les Hollandais avaient aménagé un dispositif analogue, sauf que la résistance principale ne devait pas être opposée à proximité immédiate de la frontière, comme en Belgique, mais sur des positions de repli.

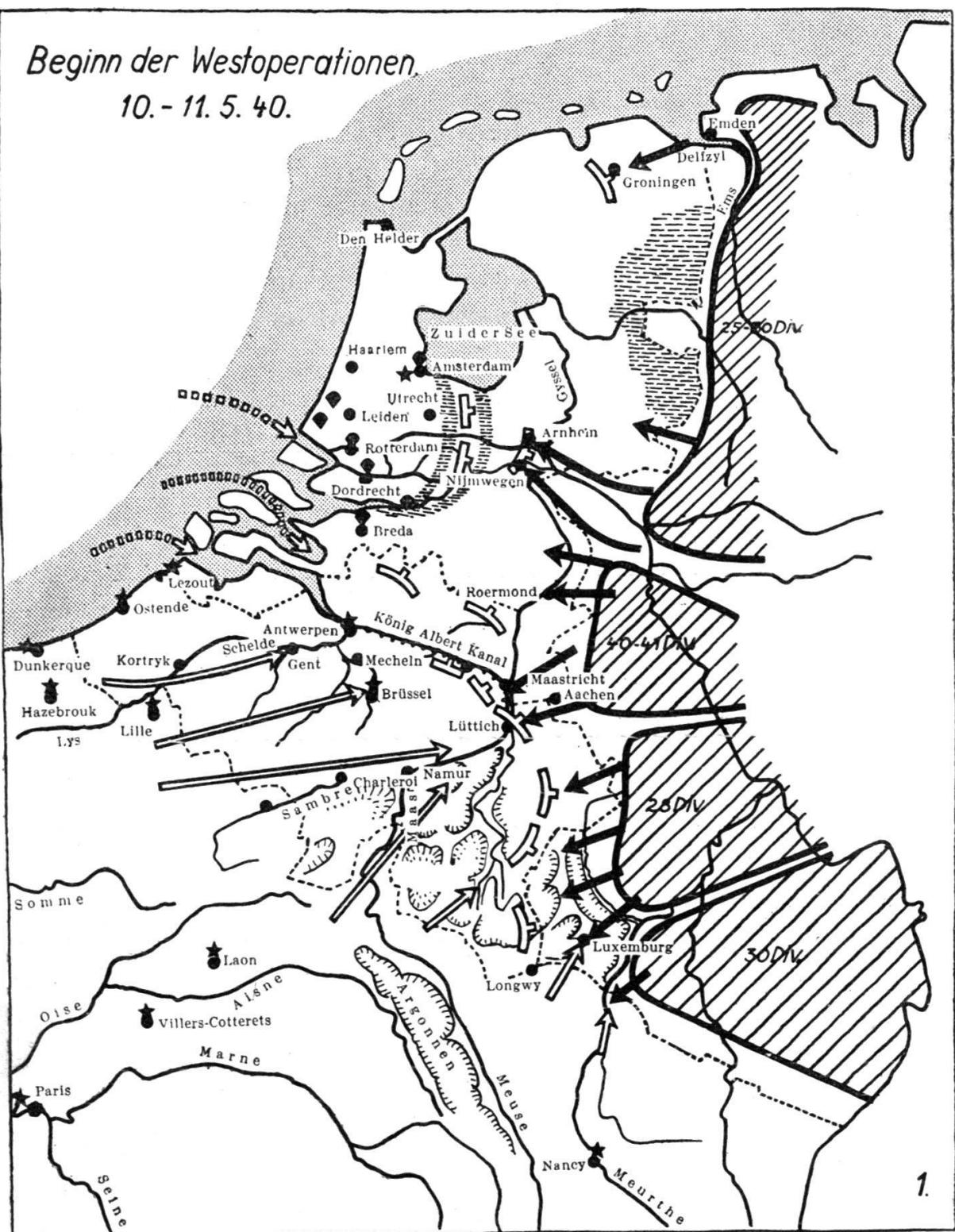
Une première ligne de défense allait derrière la Meuse de Roermond à Nimègue pour se continuer au nord par la position de l'Ijssel, dont l'aile gauche était appuyée au Zuiderzee, près de Zwolle. Derrière se trouvait une seconde position qui partait de la région située à l'ouest de Roermond, passait par Bois-le-Duc (position des marais de Peel) et pénétrait au nord des bras du Rhin dans la position de la Grebbe, laquelle s'étendait de Rhenen au Zuiderzee par Amersfoort. La dernière position, particulièrement forte, qu'il faut mentionner, est la « forteresse de Hollande » protégée par les eaux, qui comprenait le centre du pays et toutes les grandes villes et s'étendait à l'est de Rotterdam jusqu'au port de guerre de Helder par Utrecht et Amsterdam. Avant le début des hostilités, on estimait à 400 000 hommes l'effectif de guerre de l'armée hollandaise, comprenant 8 divisions d'infanterie et des formations de la couverture-frontière.

L'ENGAGEMENT DE L'AVIATION ALLEMANDE.

A l'instar de ce qui s'était passé en Pologne, les opérations terrestres furent, sur le front ouest, précédées d'une offensive aérienne extraordinairement puissante, conduite avec méthode

Beginn der Westoperationen,

10.-11.5.40.



Alliés



attaque,
rupture
avance

Allemands



Défense

Alliés



Bombardements



Infanterie de l'air

DÉBUT DES OPÉRATIONS A L'OUEST
10-15.5.40.

Concentrations et début des mouvements.

Le 8 mai, la date du début de l'offensive est fixée au 10 mai à 0535 (0435 H.E.C.).

Les intentions du Commandement suprême allemand sont les suivantes :

1. Faire effort à gauche et percer au sud de la Sambre pour tomber dans le flanc droit des Alliés.

Le but de la percée allemande au travers de la prolongation de la ligne Maginot vers Sedan est d'atteindre les côtes de la Manche.

2. Gagner une nouvelle base de départ dans la région Somme-Aisne pour, de là, faire une nouvelle poussée qui doit conduire au Havre, après avoir franchi la Seine.

3. Descendre jusqu'à la frontière suisse au travers du Plateau de Langres.

4. Progresser le long de la côte française de l'Atlantique jusqu'à Bordeaux.

L'exécution de ce plan est confié à 3 groupes d'armées :

A droite : le *Groupe d'armées B* (von Bock)

doit en partant de l'embouchure de la Moselle, franchir les positions frontières, occuper la Hollande et ensuite progresser en direction d'Anvers et de la position de la Dyle. La prise de Liège lui incombe.

4^e armée : Kluge.

6^e armée : Reichenau.

9^e armée : Strauss.

Plus tard la 18^e armée : Kücher.

Au centre : le *Groupe d'armées A* (von Rundstedt).

Son aile gauche très étroite doit avancer vers la Meuse et en forcer le passage vers Namur-Carignan.

La division blindée doit agir en masse dans la région de Sedan avec la mission de pousser jusqu'à la mer en s'appuyant à l'Aisne et à la Somme. Ce groupe d'armées doit également couvrir le flanc contre une offensive ennemie venant du sud.

2^e armée : von Weichs.

12^e armée : List.

16^e armée : Busch.

A gauche : le *Groupe d'armées C* (Ritter von Leeb)

S'étendant de la frontière suisse à la Moselle.

1^{re} armée : von Witzleben.

7^e armée : von Dollmann.

Troupes blindées : Généraux Kleist, Guderian, Holt, Höffner.

Armée de l'air :

Commandants des Flottes aériennes : Sperrle, Kesselring.

Commandants des Corps aériens : Grauer, Keller, Loerger, Greiner, Richthofen.

Commandants des Corps de D.C.A. : Weise, Desslach.

Missions à l'armée de l'air :

1. Détruire les forces aériennes adverses.

2. Appuyer directement ou indirectement les troupes au combat.

3. Détruire les organes de commandement ennemis et empêcher les mouvements.

4. Briser le moral et la résistance de l'ennemi.

5. Déposer des détachements de parachutistes en guise d'éléments précurseurs.

et énergie. Cette action dans les airs avait pour but de détruire les principales bases aéronautiques de l'adversaire ou de s'en emparer rapidement, ainsi que de faire occuper les nœuds de communications importants par des parachutistes ou des troupes de l'infanterie aérienne.

Les tâches confiées à l'aviation au cours des combats qui allaient s'engager peuvent être définies comme il suit : conquérir la maîtrise absolue de l'air ; appuyer directement ou indirectement les troupes combattantes en intervenant sans cesse dans la bataille terrestre ; détruire les voies de communications et les moyens de transport de l'ennemi ; ébranler et briser le moral et la force de résistance de l'adversaire. Le 10.5.40, les principales attaques furent surtout dirigées contre les bases aériennes de Nancy, de Metz, de Reims, de Romilly, de Lille et de Saint-Omer, ainsi que contre les aérodromes belges, tandis que les troupes de parachutistes partaient à l'aube, sous le commandement du général d'aviation Student, pour s'emparer des principaux aéroports néerlandais.

Retenons ce qui suit d'un récit relatant l'occupation de la place d'aviation de Waalhaven, près de Rotterdam, par un bataillon de parachutistes :

Dès l'apparition des machines allemandes au-dessus de l'aérodrome, la D.C.A. hollandaise entra énergiquement en action. Sitôt à terre, les parachutistes attaquèrent à la grenade, avec des pistolets-mitrailleurs et des Fm. les forces hollandaises chargées de défendre la place et dont une partie se trouvait postée dans des fortins. Au bout de trente minutes, le bataillon était déjà maître de la place et avait pris des mesures de sécurité suffisantes pour permettre l'atterrissement des troupes de l'infanterie de l'air qui étaient attendues. D'après les indications du cap. Schulz, l'aérodrome était défendu par un bataillon d'infanterie, par 4 positions de mitr. D.C.A. comptant chacune 4 armes, par 4 auto-mitrailleuses blindées et par une batterie Skoda de 7,5 cm.

Lorsque les troupes de l'infanterie aérienne eurent atterri,

la pression hollandaise s'accentua considérablement, de sorte que les éléments avancés pour s'assurer des ponts se virent bientôt engagés dans des combats violents et meurtriers. En outre, l'aviation britannique attaqua l'aérodrome pendant toute la journée et une partie de la nuit. Des marins hollandais tentèrent de traverser la Meuse sur des bateaux, mais en furent empêchés par du feu de mitrailleuses. Malgré la pression sans cesse croissante de l'ennemi, les éléments avancés allemands parvinrent non seulement à conserver la place d'aviation, mais encore à pousser à mi-chemin entre Moerdijk et Dordrecht un organe de sûreté, qui s'y maintint et prit contact avec les troupes rapides envoyées en pointe à Moerdijk.

Profitant encore de la surprise, d'autres troupes de choc occupèrent d'importants passages sur des cours d'eau à l'intérieur du pays, empêchèrent l'adversaire de faire sauter les ponts et s'y maintinrent jusqu'à l'arrivée des renforts. C'est ainsi qu'ils s'emparèrent aussi des routes des Ardennes et permirent à l'armée de terre de progresser sans incident. Dès le 15.5, les interventions de l'aviation visèrent essentiellement à détruire les communications sur les arrières et les installations servant au ravitaillement de l'ennemi (voies ferrées, routes, têtes d'étapes, dépôts de munitions, réservoirs d'essence) comme aussi à entraver les mouvements et les concentrations de troupes adverses.

LES OPÉRATIONS DU 10 AU 14.5.

Les groupes d'armées des généraux von Bock et von Rundstedt déclenchèrent l'attaque le 10.5.40 à 0535. Ils avaient pour mission de bousculer la couverture frontière sur le front allant de la Moselle à la mer du Nord, d'occuper la Hollande, de pousser en direction d'Anvers et de la position de la Dyle, de s'emparer de Liège, mais surtout d'atteindre la Meuse avec le gros de leurs forces massé sur l'aile gauche, de forcer le passage entre Namur et Carignan en faisant

donner l'effort principal aux divisions blindées et motorisées près de Sedan et, dans le cours ultérieur de ces opérations, de pousser jusqu'à la mer, tous moyens mécanisés et motorisés réunis, en s'appuyant aux voies d'eau, canaux et rivières, qui appartiennent aux bassins de l'Aisne et de la Somme. Le groupe d'armées du sud, celui du général von Rundstedt, reçut en outre l'importante tâche de couvrir le flanc gauche au cours de la rupture.

Le groupe d'armées du général von Leeb avait d'abord pour mission de se tenir sur la défensive pour protéger l'aile gauche du front allemand occidental. Il était prévu que dans la suite des opérations, les troupes de ce secteur interviendraient également dans la bataille d'extermination.

* * *

La 18^e armée du général von Küchler, chargée d'envahir les Pays-Bas, entreprit son attaque avec trois masses de choc :

une masse au nord, partant de la région de Leer-mer du Nord en direction de Groningue-Harlingen ;

une masse au centre, partant de la région de Munster-Rheine en direction d'Utrecht, en passant par la position fortifiée d'Ijssel entre Deventer et Arnheim ; et

une masse au sud, qui s'avança de la zone sud du Rhin par Eindhoven-Tilburg-Dordrecht et reçut encore pour mission d'occuper d'importants nœuds de communications à l'embouchure de l'Escaut pour empêcher les troupes alliées d'aborder par la mer.

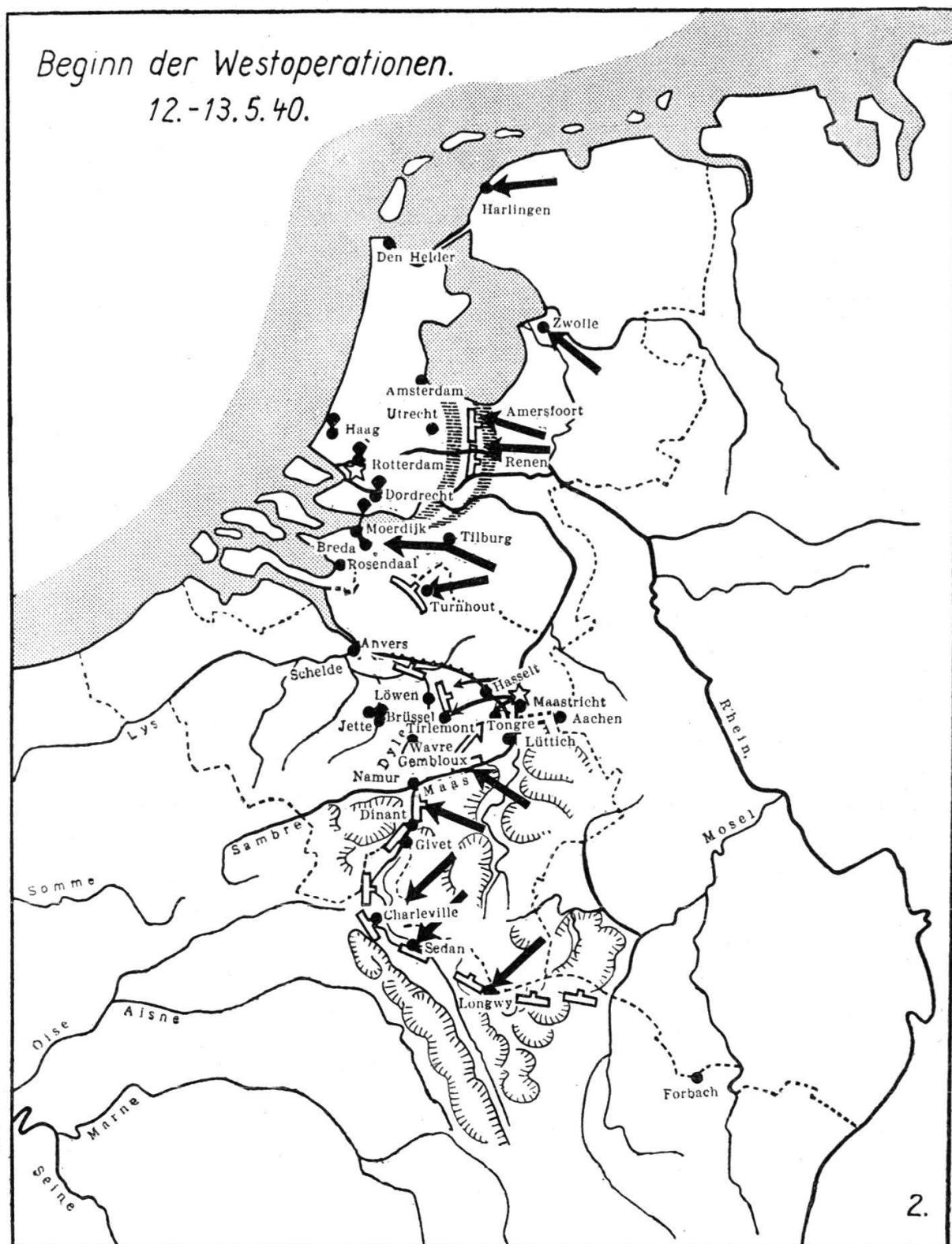
Au cours des premières heures de la matinée, les troupes de la 18^e armée refoulèrent rapidement les éléments de la couverture frontière néerlandaise, dont certains se défendirent opiniâtrement. Les difficultés dues au terrain, les inondations, les destructions de routes et les embûches de tout genre ralentirent souvent la progression, mais les Allemands eurent tôt fait de triompher de tous les obstacles.

Le soir du¹ premier jour, la colonne nord avait atteint la ville de Groningue, dans les environs de laquelle se déroulèrent des combats. Le groupe d'armées qui avait avancé sur la position de l'Ijssel y parvint en de nombreux endroits et réussit le même soir à franchir la rivière près d'Arnheim. A Zutphen, des pionniers jetèrent un pont au moyen de pontons, sous la protection d'éléments de sûreté lancés en avant ; des colonnes l'utilisèrent sans interruption pendant toute la journée du 11.5.

La colonne sud s'empara de plusieurs ponts sur la Meuse grâce aux coups de main accomplis par surprise par des détachements spécialement constitués à cet effet (p. ex. 1 groupe de reconnaissance de troupes d'assaut, 1 bataillon de mitrailleurs et 1 groupe d'artillerie). Le soir du 10.5, de forts détachements de ce groupe d'armées se trouvaient déjà à l'ouest de la Meuse en train de progresser en direction du canal Wilhelmine. Le 11.5, pendant que les forces opérant dans le nord de la Hollande parvenaient à pousser jusqu'à la digue près de Harlingen, les autres corps de troupes de la 18^e armée atteignirent les positions de la Grebbe et des marais de Peel et les enfoncèrent en divers endroits, malgré la farouche résistance que les Hollandais leur opposèrent par places, notamment sur la ligne de la Grebbe. Les 12 et 13.5, le groupement du centre, qui élargit la brèche ouverte la veille au sud d'Amersfoort, enveloppa la position de la Grebbe par le sud et par le nord, gagna beaucoup de terrain en direction d'Utrecht et capture de nombreuses troupes hollandaises. Ici encore, la résistance du défenseur fut parfois acharnée. Mais la position de la Grebbe n'était pas achevée. De plus, il n'était pas aisément d'aménager des fortins de béton et de renforcer le terrain dans ces bas-fonds. Pour des raisons d'ordre économique, on avait ajourné les inondations et le dégagement des champs de tir jusqu'à ce qu'il fût trop tard. L'attaque se produisit précisément aux endroits où les travaux de longue haleine entrepris en vue des inondations n'étaient pas encore

terminés et disloqua tout le système là justement où le haut commandement néerlandais n'attendait pas le principal choc. Le C. A. en réserve, qui aurait pu colmater la brèche, avait été retiré à l'intérieur du pays, sur la foi de nouvelles alarmantes répandues par des parachutistes allemands.

Des éléments de la colonne sud se heurtèrent le 12.5 à des forces motorisées françaises (VII^e armée Giraud) au sud-ouest de Eindhoven et les refoulèrent ; des corps de troupes rapides poussèrent par Tilburg (où l'état-major d'une division hollandaise fut fait prisonnier) au sud-ouest du canal Wilhelmine et prirent contact avec les parachutistes qui occupaient la région de Moerdijk, de sorte que la zone Moerdijk-La Haye (ville au sud de laquelle des parachutistes avaient été également déposés) était déjà aux mains des Allemands. Dès lors, la « forteresse de Hollande » était prise de flanc et les troupes néerlandaises stationnées dans le sud du pays étaient coupées des unités opérant près d'Utrecht et de Rotterdam. Le 13.5, des forces appartenant au même groupe d'armées dépassèrent Breda et poussèrent le long de la frontière belgo-hollandaise en direction de Roosendaal et de Bergen. Elles engagèrent là de violents combats avec des troupes motorisées françaises qui furent refoulées sur la place forte d'Anvers et sur Bergen. Grâce à cette pointe poussée en avant, les Allemands réussirent à couper aussi l'armée néerlandaise des éléments opérant en Belgique et dans la Hollande occidentale. Après l'anéantissement d'un groupement hollandais à Dordrecht, de nouvelles troupes allemandes pénétrèrent dans la forteresse des Pays-Bas et poussèrent jusqu'aux portes de Rotterdam. L'action rapide entreprise contre les bouches de l'Escaut ayant empêché les Alliés d'apporter une aide efficace aux Hollandais, la résistance de ceux-ci fléchit dans une mesure considérable. C'est le 14.5 qu'intervint la première décision importante sur le théâtre occidental des opérations. Pressentant l'offensive imminente des chars contre Rotterdam et impressionné par l'effet formidable des attaques des Stukas, comme aussi



découragé par le manque d'aide de la part des Alliés, le commandement supérieur de l'armée néerlandaise ordonna la cessation du feu, sauf sur les îles de la Zélande. Le lendemain, c'était la capitulation, suivie de l'entrée des troupes du Reich à la Haye et à Amsterdam.

D'importants corps de troupes de la 18^e armée devenaient ainsi disponibles et pouvaient être engagés ailleurs. Les opérations se poursuivirent autour des îles de la Zélande jusqu'au 19.5. Une division de troupes d'assaut attaqua l'île de Walcheren et y prit pied après avoir livré aux forces françaises et hollandaises quelques combats qui se prolongèrent jusqu'au 17.5.

* * *

Dans les premières heures de la matinée du 10.5, un bataillon allemand de parachutistes descendit à l'intérieur des importants ouvrages belges d'Eben-Emaël pour réduire à merci la garnison en se servant d'un nouveau moyen de combat utilisé pour la première fois en temps de guerre ; il y parvint rapidement. Toutefois, au cours des vingt-quatre heures qui suivirent, la situation s'aggrava considérablement pour cette petite poignée d'hommes intrépides, les forts ne pouvant être conservés à la longue que si des renforts arrivaient à temps à la rescouasse. Les contre-attaques déclenchées par les Belges pour reconquérir le principal ouvrage perdu échouèrent malgré la faiblesse des effectifs allemands. Les parachutistes résistèrent toute la journée et toute la nuit jusqu'à l'arrivée d'un bataillon du génie qui vint les relever et s'empara de l'ensemble des fortifications après avoir livré des combats opiniâtres et violents à travers un terrain semé d'embûches. La garnison forte de 1200 hommes, tous bien dressés et équipés pour la défensive, se vit réduite à la capitulation. Un élément essentiel dans le dispositif belge de défense était tombé, ce qui facilitait énormément la progression ultérieure vers l'enceinte fortifiée de Liège. En con-

quérant et en conservant les ponts du canal Albert à Veltwezelt (6 km. à l'ouest de Maastricht), à Briegden et à Vroenhoven, les parachutistes accomplirent un exploit de la plus haute importance pour la suite des opérations. L'attaque des chars allemands chargés d'obtenir la rupture du front belge ne pouvait réussir à temps que si ces ponts, notamment le premier, demeuraient intacts. Les parachutistes qui occupaient ces divers points, se trouvaient dans une posture extrêmement difficile, une partie des hommes et des munitions ayant atterri derrière les tranchées belges. Mais ils maintinrent la tête de pont jusqu'à l'arrivée d'un bataillon d'assaut transporté sur des véhicules hollandais, bien que le nombre des combattants valides se fût réduit à 5. Les Belges tentèrent de détruire le pont par un pilonnage d'artillerie lourde mais n'y réussirent pas. Sitôt en place, les renforts allemands partirent à l'attaque afin d'élargir la tête de pont. Protégés par des lance-flammes, ils brisèrent la résistance belge dans Veltwezelt et s'emparèrent du village.

* * *

Entre-temps, de forts détachements blindés allemands, venant de la région nord d'Aix-la-Chapelle, franchissaient la frontière hollandaise depuis tôt le matin : en tête, des motocyclistes et des auto-mitrailleuses blindées, suivis de bataillons de chars entre lesquels étaient intercalés des bataillons de fusiliers portés et des compagnies du génie motorisées. Le plus souvent, les éléments hollandais de couverture n'offrirent qu'une courte résistance. Les barricades qui, de plus en plus nombreuses, obstruaient les routes, retardèrent davantage la marche des Allemands ; il fallut en faire sauter plusieurs. Une heure avant que les têtes de colonnes eussent atteint Maastricht, les Hollandais avaient détruit les trois grands ponts sur la Meuse. Mais les premiers fantassins arrivés s'engagèrent aussitôt sur le fleuve en se servant de canots pneu-

matiques ; les pionniers commencèrent à établir des passerelles, tandis qu'escadrille après escadrille, les avions déferlaient en direction de l'ouest pour bombarder la ligne fortifiée du canal Albert. Une fois achevées, les passerelles furent utilisées sans discontinuer par les fantassins qui descendaient de leurs véhicules pendant que les canots pneumatiques faisaient sans arrêt la navette sur la Meuse. Des batteries toujours plus nombreuses, installées en contre-bas du cours d'eau, prenaient les ouvrages de la défense belge sous leur feu. D'importantes formations du génie travaillèrent toute la nuit au rétablissement des passages sur le fleuve et, à l'aube du 11.5, les détachements blindés pouvaient reprendre leur progression en direction de l'ouest. L'infanterie qui avait traversé la Meuse le 10.5 combattit toute la journée du lendemain pour élargir les têtes de pont, ce que les Belges cherchèrent à empêcher en luttant pied à pied et en lançant des contre-attaques acharnées. Les engagements qui durèrent presque toute la nuit suivante valurent à l'assaillant un gain de quelques kilomètres de terrain seulement. Le 11.5, l'aviation allemande reprit dès le point du jour ses violentes attaques contre le dispositif fortifié belge. Les premières forces aériennes alliées apparurent plus tard et tentèrent d'enrayer la progression des Allemands en les bombardant et en les mitraillant. La division blindée, arrivée sur ces entrefaites à proximité du canal Albert, se prépara à l'offensive, pour, sitôt après, franchir le pont de Veltwezelt en profitant des interruptions du feu de l'artillerie belge qui tirait toujours. Le canal passé, les formations blindées se déployèrent de part et d'autre de la route et l'attaque des chars commença. Les premiers engins eurent tôt fait de dépasser les lignes avancées de l'infanterie pour s'engouffrer toujours plus rapidement et plus profondément dans le dispositif adverse. D'importantes fractions d'infanterie pénétrèrent immédiatement et sans relâche par la brèche ainsi ouverte, se dirigeant vers l'ouest et le sud-ouest.

Des colonnes allemandes agissant plus au nord réussirent

également à atteindre avec leurs premiers éléments le canal Albert le 10.5 encore en dépit des difficultés considérables du terrain et de la résistance opposée par l'adversaire.

Les fortins ayant été mis rapidement hors de combat par le feu de l'artillerie et de la D.C.A., les Allemands traversèrent, tôt le matin déjà, le canal Juliana qui, à l'est de la Meuse, relie Maastricht à Roermond.

Les efforts demandés aux troupes furent considérables. Après avoir enfoncé les trois positions avancées du canal Juliana, de la Meuse et du canal de la Meuse à l'Escaut, elles eurent encore à couvrir un trajet de 60 à 70 km. Les combats et les marches se prolongèrent jusque tard dans la nuit et la progression reprit après une heure et demie de repos. Lorsque les chars qui avaient fait irruption à Veltwezelt et les formations d'infanterie qui les suivaient menacèrent aux environs de midi le canal Albert de flanc et à revers, les armées du général von Reichenau parvinrent le 11.5 à franchir le canal Albert sur un large front entre Hasselt et Tongres.

La conquête par surprise d'importants ponts sur le canal Albert et l'infériorité des Belges dans les airs exercèrent une influence déterminante sur le cours ultérieur des opérations. Après une résistance extrêmement vive et une contre-attaque déclenchée près de Hasselt vers midi le 11.5 par des détachements motorisés jetés à la hâte dans la bataille pour empêcher temporairement une nouvelle avance des forces allemandes lancées loin en avant, les Belges se replièrent sur la position de la Dyle dans la nuit des 11/12.5, sous la protection de fortes arrière-gardes et d'éléments rapides franco-anglais avancés jusqu'à la Grande-Geete (Tirlemont), non sans avoir au préalable opéré des destructions sur une vaste échelle.

Une fois le bastion d'Eben-Emaël tombé, les bataillons du génie et d'infanterie pénétrèrent profondément le 11.5, dans les avancées de la place forte de Liège, tandis que les forts étaient soumis à un feu intense d'artillerie. Le 12.5, une compagnie d'infanterie renforcée, montée sur cycles, déboucha

de la région de Tongres et s'introduisit dans la ville, occupant la citadelle avec un groupe de D.C.A. D'autres troupes suivirent à pied. Le même jour déjà, quelques ouvrages renonçaient au combat, tandis que d'autres résistèrent jusqu'au 23.5 sans toutefois modifier le cours des événements.

A la suite du repli de l'armée belge sur la position de la Dyle, la 6^e armée reprit la poursuite sur un large front les 12 et 13.5. Les divisions blindées et motorisées qui se précipitaient à la bataille se heurtèrent cependant sur la Grande-Geete aux forces franco-belges déjà mentionnées. Le 13.5, les chars s'entrechoquèrent pour la première fois au sud de Tirlemont (Hannut et plus à l'ouest). Après un vif engagement d'environ une heure, les formations françaises (1^{re} division blindée), déjà fortement épuisées, se retirèrent sur Gembloux. En cours de route, elles furent prises à partie par les Stukas allemands et subirent derechef des pertes considérables, de même que des détachements tenus en réserve plus en arrière. Suivis par des régiments de fusiliers portés, les chars allemands refoulèrent les arrière-gardes belges et les éléments mobiles français jusqu'à la position de la Dyle (14.5). L'obstacle anti-chars érigé par les Belges loin en avant de cette position (grillage d'acier massif, haut de 3 m.) fut franchi sans résistance. C'est à la Dyle seulement que la progression allemande marqua un temps d'arrêt. Dès le 12.5, l'armée belge s'y était regroupée et installée en défensive depuis Anvers jusqu'à Louvain, ayant accolé à elle le corps expéditionnaire britannique qui s'étendait à peu près jusqu'à Wavre ; de là à Namur, se trouvait la 1^{re} armée française (général Blanchard) qui avait suivi les détachements rapides (cavalerie) du groupe d'armées Billotte.

Le groupe d'armées von Rundstedt, déployé dans la région d'Aix-la-Chapelle-Trèves, poussa en avant le 10.5 avec l'aile droite de la 4^e armée d'Aix-la-Chapelle sur Liège, tandis que le gros de l'armée s'emparait d'Eupen et de Malmédy et pénétrait dans les Ardennes belges. Au sud, la 12^e armée

von List, précédée de puissantes forces blindées et motorisées (groupement von Kleist), s'engagea par Neufchâteau-Bertrix en direction générale du dispositif défensif de la Belgique méridionale et de la Meuse française en amont de Givet. La 16^e armée du général Busch, placée à l'aile gauche, se borna à conquérir les avancées de la ligne Maginot en déboîtant sur sa gauche, appuyée à la Moselle.

Entre le 10 et le 13.5, les divisions blindées et motorisées qui précédaient les 4^e et 12^e armées refoulèrent sur la Meuse les faibles éléments des corps de chasseurs ardennais, après avoir parcouru en relativement peu de temps les nombreuses vallées, parfois fortement encaissées, de la région et traversé ses vastes forêts. Les détachements de cavalerie de la II^e armée française, poussée le 10.5 déjà en direction d'Arlon et de Neufchâteau, ne parvinrent pas davantage à arrêter le flux irrésistible de l'adversaire. Serrés de près, ils durent se replier sur la Semois, puis sur la Meuse. La IX^e armée française du général Corap, s'ébranlant le 10.5, pour gagner le secteur de la Meuse compris entre Sedan et Namur, lança le 11.5 jusqu'à l'Ourthe des éléments de sûreté qui furent contraints de reculer le 13.5 derrière la Meuse, sous la forte pression frontale de l'ennemi et vu la menace qui s'exerçait sur leur flanc droit. Des formations blindées allemandes lancées au delà de l'Ourthe atteignirent le même jour la Meuse, de part et d'autre de Dinant, franchirent le fleuve en quelques endroits (p. ex. à Houx) et établirent des têtes de pont sur la rive occidentale. Du fait de cette poussée au sud de Namur, la position de la Dyle était menacée dès le 14.5 du côté sud. Plus au sud encore, d'autres colonnes allemandes atteignirent au même moment la Meuse à Givet et à Fumay. Après de violents combats, une division réussit le 14.5 à franchir le fleuve de part et d'autre du barrage de Givet.

Les forces de groupement von Kleist chargées de rompre la ligne Maginot prolongée entre Monthermé et Sedan atteignirent la Meuse le 13.5 également, se rendirent maîtresses

d'un certain nombre de ponts que l'armée Corap n'avait pas détruits à temps, prirent pied sur la rive ouest du fleuve malgré un feu extraordinairement violent de l'artillerie française et foncèrent en direction de l'ouest, grâce à l'appui très efficace de puissantes escadrilles aériennes. D'autres formations rapides pénétrèrent par la brèche, se déployèrent vers le nord pour, les jours suivants, envahir la France sur une grande profondeur. De cette manière, les armées allemandes remportèrent un succès décisif, point de départ d'opérations qui pouvaient dorénavant se dérouler à un rythme accéléré.

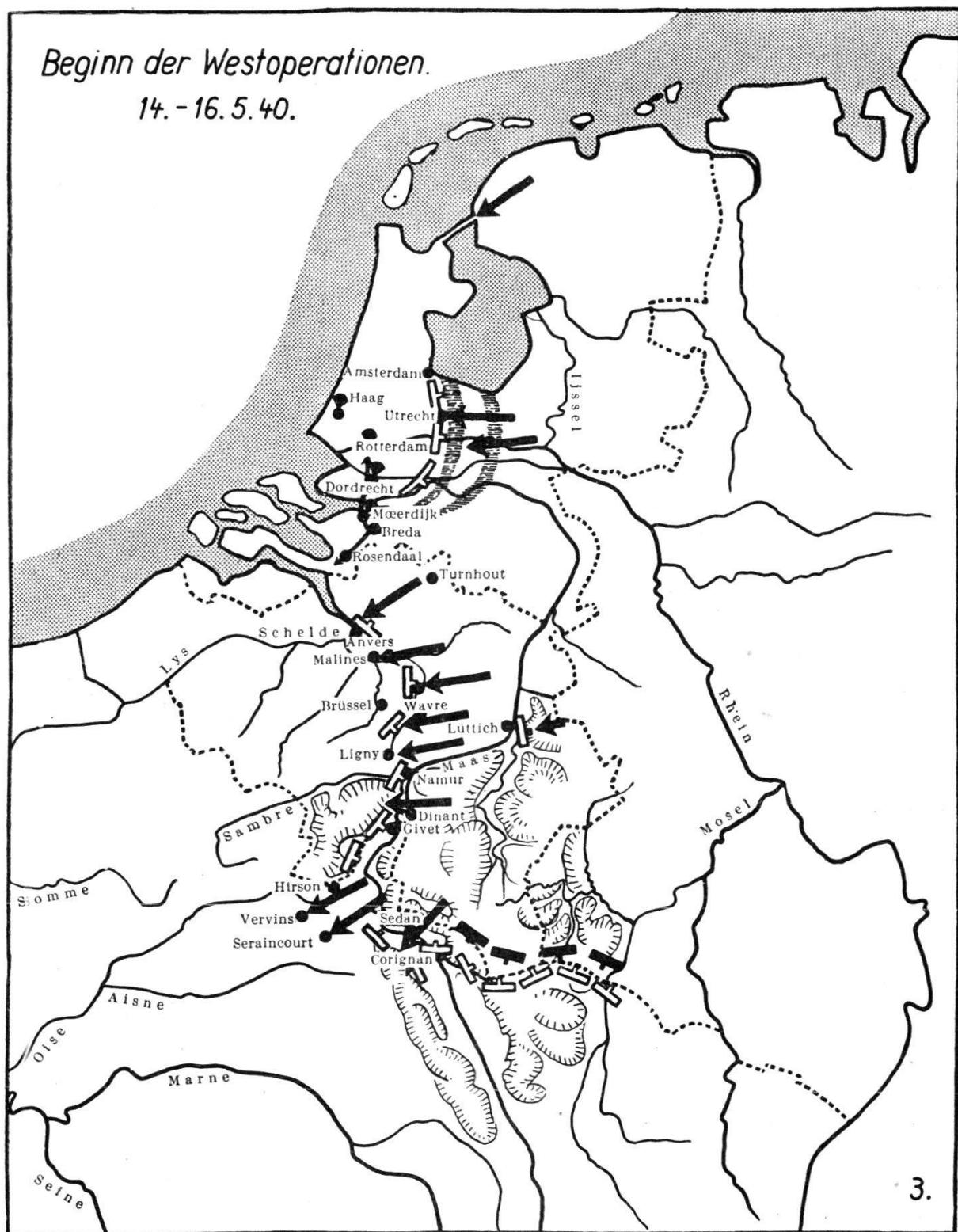
Les combats livrés près de Sedan se faisaient cependant de plus en plus vifs. Aidées sans relâche par des avions de combat, des Stukas et des bombardiers, les troupes de la 12^e armée et, à leur gauche, celles de la 16^e armée menaient la bataille pour élargir la tête de pont. La II^e armée française opposait une farouche résistance aux assaillants. Le haut commandement allié tenta d'arrêter la progression allemande en direction du sud en concentrant un puissant feu d'artillerie sur la tête de pont et sur les passages de la Meuse, en engageant d'importantes forces aériennes et en lançant de vigoureuses contre-attaques, appuyées par des chars lourds.

Voici en résumé comment la situation se présentait le 14.5 à l'issue de la première phase des opérations :

La capitulation des Hollandais avait mis hors de cause une armée de 400 000 hommes, et rendait disponibles d'importantes fractions de la 18^e armée allemande, susceptibles d'être engagées contre l'aile gauche du front allié, dans la région d'Anvers.

Au nord de la Sambre et de la Meuse, la 6^e armée, après avoir bousculé par surprise la première ligne belge de résistance, avait atteint le canal Albert et se préparait à attaquer la position de la Dyle tenue par les Belges, les Anglais et la 1^{re} armée française.

Mais c'était au sud de la Meuse et de la Sambre que les



événements avaient pris la tournure la plus grave pour les Alliés. Franchissant les Ardennes, considérées comme une région difficilement perméable, les formations rapides de l'armée allemande avaient poussé avec leur gros jusqu'à la Meuse, traversé le fleuve en de nombreux points et percé déjà entre Fumay et Sedan la ligne Maginot prolongée, amorçant ainsi une rupture stratégique de plus grande envergure.

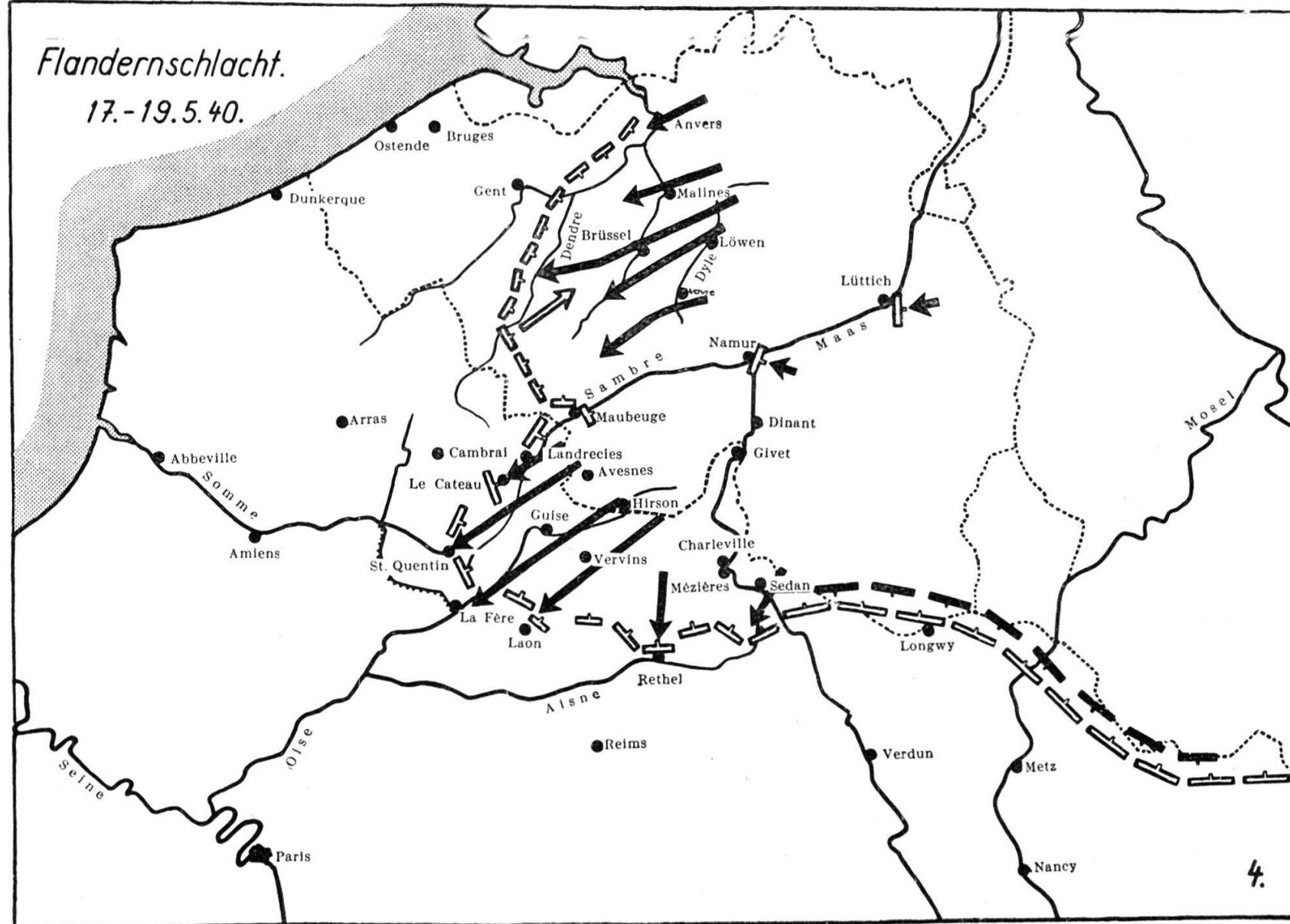
Il s'agissait alors pour le haut commandement allié d'engager toutes les réserves disponibles afin de parer le plus rapidement possible au danger de voir les armées du nord coupées du reste des forces françaises.

LES OPÉRATIONS DU 15 AU 20.5.40.

Dans le courant de la soirée du 15.5 déjà, les divisions du général von Reichenau montèrent l'attaque contre un adversaire fortement retranché et bien résolu à la lutte. L'artillerie française et l'artillerie belge avaient, les 14 et 15, arrosé sans arrêt les voies d'accès que l'ennemi devait emprunter, sans toutefois gêner beaucoup l'avance et le déploiement des troupes allemandes. De nombreuses escadrilles de Stukas reçurent, ici encore, mission de bombarder, de concert avec l'artillerie, la deuxième ligne de résistance des Français en vue de l'attaque qu'allait déclencher les divisions alors en train de se déployer à cet effet. Sous la protection de ce feu dévastateur et avec l'appui des chars blindés, les troupes d'assaut abordèrent les ouvrages fortifiés et parvinrent, en un point, à pénétrer le 15.5 déjà dans la position où elles établirent une tête de pont qu'elles conservèrent malgré les plus violentes contre-attaques de l'ennemi et un feu terrible. La journée du 16.5 fut marquée par des combats extrêmement acharnés sur tout le front. Ce n'est que lentement, pas à pas, que l'attaque allemande parvint à progresser en direction de l'ouest. La première brèche fut ouverte dans le front nord de Namur et élargie le 17.5. Au sud de Wavre, les Allemands réussirent à enfoncer

Flandernschlacht.

17.-19.5.40.



la position de la Dyle et à rejeter les troupes de la I^{re} armée française sur la ligne Bruxelles-Charleroi, tandis que les combats aux environs de Louvain et de Malines se prolongeaient jusqu'au 17.5. Le front nord fléchit lorsque l'aile droite céda et que les forces allemandes qui avaient opéré la percée à Wavre s'avancèrent sur Bruxelles qu'elles occupèrent le même jour encore. Malines et Louvain tombèrent aux mains de la 6^e armée après de rudes combats dans les rues. Les 17 et 18.5, des troupes de choc appartenant à la 18^e armée firent irruption dans l'enceinte fortifiée d'Anvers, s'emparèrent de la ville et poussèrent une tête de pont au delà de l'Escaut, à l'ouest de la cité, si bien qu'il ne fut plus guère possible aux Alliés de reconstituer un front défensif derrière la Dendre. Les formations belges, françaises (VII^e armée) et britanniques, passablement mélangées, refluèrent plutôt derrière le cours supérieur de l'Escaut, la tête de pont de Gand et le canal qui va de Gand à Terneuzen. Elles furent suivies les 19 et 20.5 par les troupes du général von Küchler qui, se déplaçant à pied, déclenchèrent immédiatement l'attaque contre la nouvelle position adverse.

A l'ouest de Bruxelles, les premiers éléments de la 6^e armée atteignirent la Dendre le 18.5, l'Escaut entre Gand et la frontière franco-belge le 19, tandis que le 20.5 déjà s'engageaient dans cette région les premiers combats pour la conquête de la position de l'Escaut.

* * *

Les 14 et 15.5, les Français prononcèrent de puissantes contre-attaques, appuyées par des formations blindées, contre les forces allemandes qui avaient pris pied le 13.5 sur la rive ouest de la Meuse à Dinant ; ils cherchèrent à refouler l'adversaire au delà de la rivière mais n'y parvinrent pas malgré la violence de leur action. Prises à partie par des Stukas et des détachements blindés, les troupes de l'armée Corap furent

acculées à la retraite sur la Sambre supérieure et sur l'Oise. La division blindée commandée par le général Rommel poursuivit immédiatement l'ennemi qui lâchait pied, enfonça au sud de Maubeuge la ligne Maginot prolongée, se jeta dans la région de Le Cateau en plein dans des convois en marche ou parqués, se heurta un peu plus loin aux chars ennemis, les écrasa, disloqua et anéantit complètement les deux divisions françaises. La citadelle et deux forts de Maubeuge, débordés par le sud, furent ensuite occupés par surprise par un régiment blindé qui s'y maintint jusqu'à l'arrivée de renforts. Le dernier ouvrage tomba le 23.5. L'ordre du jour ci-après, adressé à une formation motorisée, traduit nettement l'esprit offensif qui animait les divisions mécanisées :

« Sans relâche ni trêve, nuit et jour, poussant sans cesse de l'avant, sans regarder à droite ou à gauche, mais en conservant tout leur sang-froid, les troupes profiteront du bluff et du désordre de l'adversaire et ne lui laisseront aucun répit ».

Le 18.5, le gros des forces blindées qui précédaient la 4^e armée (groupement Hoth ?) avait atteint la ligne Le Cateau-Saint-Quentin. Les divisions d'infanterie progressaient à leur suite, couvrant des étapes considérables. Les barrages de Givet et de Fumay sur la Meuse furent débordés et tombèrent les 16 et 17.5 aux mains des colonnes allemandes qui agissaient dans cette région et dont les premiers éléments avancèrent le 18.5 jusqu'à la Serre au nord de Laon. Les divisions blindées et motorisées du groupement von Kleist qui avaient forcé le front entre Fumay et Sedan parvinrent avant le 18.5 à s'enfoncer, véritable coin d'acier, jusqu'à Saint-Quentin également. Les opérations se déroulaient ici presque exclusivement sur les routes. L'apparition de ces colonnes rapides jetait la plus grande confusion dans les rangs français. Après avoir rompu la ligne Maginot et bousculé les réserves accourues à la rescouasse (p. ex. des éléments de la VII^e armée), elles étaient pourtant arrivées dans une zone pour ainsi dire vide de troupes mais où se trouvaient en revanche tous les

services de l'arrière rattachés aux corps de troupes engagés en Belgique. Partant de la région Le Cateau-Saint-Quentin, de puissantes forces mécanisées reprirent leur poussée en direction de la route Cambrai-Péronne pour de là agir, les jours suivants, contre la Somme inférieure jusqu'à Abbeville. Les flancs et les arrières, parfois le front aussi, étaient tendus au point de rompre, mais les formations blindées purent toujours contenir l'adversaire jusqu'à l'arrivée des divisions d'infanterie qui accomplirent des marches longues et rapides pour relever les troupes mécanisées.

Les efforts que ces divisions d'infanterie ont fournis au cours des deux semaines subséquentes furent extraordinairement grands, spécialement dans ce secteur. Des marches de 60 à 70 km. ne constituaient nullement des records mais des parcours moyens. D'une part, les fantassins devaient continuer à serrer sur les détachements motorisés en direction de l'ouest et du nord-ouest et, d'autre part, il leur fallait, en faisant front au sud, dresser un rempart qui s'étirait chaque jour davantage vers l'ouest, afin de pouvoir tenir tête aux attaques adverses lancées de l'intérieur de la France. A Stonne, au sud de Sedan, les Français engagèrent le 15 derechef des moyens mécanisés, qui serrèrent souvent de très près l'infanterie allemande jusqu'à ce qu'elle fût dégagée par une brigade blindée. Les attaques conduites surtout avec des forces d'infanterie prolongèrent ici également le front chaque jour davantage vers le sud, mais pas autant toutefois qu'à l'ouest, jusqu'à ce qu'il eût atteint un compartiment de terrain permettant de couvrir le flanc gauche de l'armée. Le 20, la ligne de défense passait du cours inférieur de la Somme à l'Oise près de La Fère et plus loin le long du canal de l'Oise à l'Aisne au sud de Laon, où une division blindée française regroupée depuis le début des opérations tenta, en direction du nord, une contre-attaque que les chars allemands purent repousser. Le même jour, les Allemands lancèrent un violent coup de boutoir sur les hauteurs du Chemin des Dames. De là, le

front passait au nord de l'Aisne, par Rethel que les Allemands occupèrent le 18 et nettoyèrent complètement en deux jours, puis longeait le bord septentrional de l'Argonne jusqu'à la ligne Maginot proprement dite au nord-ouest de Montmédy, dont l'ouvrage extrême gauche, le fort 505, fut enlevé le 17.

Le 20.5, la situation générale se présentait sous l'aspect suivant :

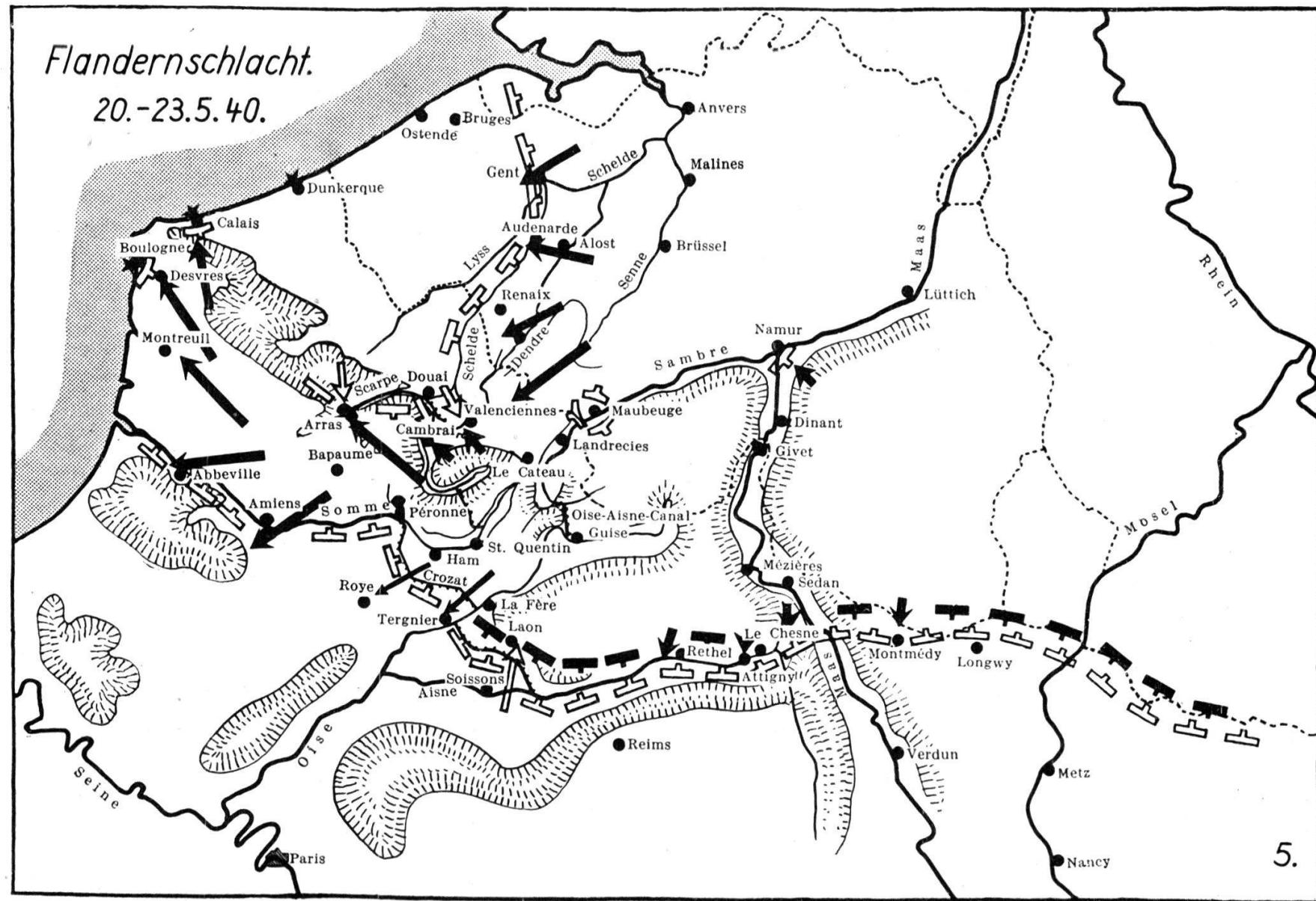
La rupture que les Allemands avaient cherché à obtenir en mars 1918 près d'Amiens pour gagner la mer était amorcée et par conséquent aussi la scission des troupes adverses opérant dans le nord de la France et en Belgique. Il ne s'agissait toutefois pour le moment que d'une bande de terrain large d'environ 40 km. et s'étendant d'Arras à la Somme, exposée au risque d'être coupée par les Alliés intervenant du nord et du sud. Les Allemands devaient compter avec ce danger, d'autant que des actions engagées le 20 dans la région de Maubeuge-Valenciennes l'avaient fait apparaître. Les Français étaient parvenus à rétablir un nouveau front défensif entre l'Argonne et la Manche. La II^e armée du général Huntziger en formait l'aile droite au sud de Sedan ; la VI^e armée du général Touchon, accourue de la région de Lyon, était venue se souder à la II^e près d'Attigny à l'est de Rethel. L'aile gauche était constituée par la VII^e armée regroupée sous le commandement du général Frère. L'ancien commandant en chef, le général Giraud, fut fait prisonnier le 18 au nord de Laon peu après avoir été placé à la tête de la IX^e armée. Dans le nord, les troupes alliées étaient en train de se replier sur une nouvelle position entre Terneuzen, Lille et Valenciennes, qui continuait en direction de l'ouest jusqu'à Arras par Cambrai, après que les Allemands eurent enfoncé la position de la Dyle et fait irruption dans les deux places fortes de Namur et d'Anvers. Les premiers combats s'étaient déjà engagés sur ce nouveau front. L'aviation allemande détenait la maîtrise de l'air sur toute la zone des opérations.

Le général Weygand, appelé le 19 au commandement

suprême des forces alliées à la place du général Gamelin, s'était déjà rendu auprès des troupes encerclées dans le nord et était arrivé à la conviction qu'il serait extrêmement difficile de leur porter secours.

LES OPÉRATIONS DU 21 AU 28.5.

Le conseil de guerre des Alliés avait décidé le 21.5 de percer en direction du sud ; d'après ce plan, l'armée belge qui combattait jusqu'ici à l'aile gauche du dispositif, reçut pour mission de couvrir les derrières. Le front tenu par cette armée qui comptait encore 400 000 hommes approximativement et n'était plus appuyée que par de faibles détachements français, s'étendait de Terneuzen à Menin (90 km.). Les 21 et 22, les combats qui avaient débuté le 20 sur la position de l'Escaut, augmentèrent sans cesse d'intensité. Les Belges se défendirent avec beaucoup d'acharnement et les divisions d'infanterie de la 18^e armée comme les détachements de la 6^e armée engagés dans ce secteur ne progressèrent que très lentement. L'assaillant fit sentir une pression particulièrement forte de la région d'Audenarde. Devant la menace d'une rupture à cet endroit-là, qui s'accomplit le 23, l'aile droite de l'armée belge se replia sur la Lys entre Menin et Courtrai. En raison de la poussée rapide entreprise par les Allemands sur Ypres, les Belges couraient le danger d'être coupés des troupes alliées. Le décrochage de l'aile droite et la pression adverse qui s'accentuait sans cesse au sud de Gand obligèrent le commandement belge à abandonner Gand le 24 et à ramener toutes ses forces derrière la Lys et le canal de la Lys. Le même jour, la colonne allemande qui progressait en direction d'Ypres atteignit la Lys, s'empara de Courtrai et constitua une tête de pont à l'ouest du fleuve, près de Menin. Les Belges verrouillèrent immédiatement la brèche ainsi ouverte, en y concentrant le feu de leur artillerie, et déclenchèrent des contre-attaques à l'aide des réserves qu'ils



avaient encore à leur disposition. Mais l'effet ne fut que passager, car le 26 déjà, les Allemands poussaient de l'avant, traversaient Menin et arrivaient aux portes d'Ypres. Les Belges risquaient toujours plus de se voir coupés des armées alliées. Celles-ci ne semblaient pas leur avoir prêté sérieusement main forte. Le 27, les troupes du roi Léopold occupaient un front allant d'Ypres par Roulers et Thielt jusqu'à la frontière hollandaise au nord de Bruges. Dans cette zone d'environ 1700 km² se pressait, outre l'armée belge, une foule de réfugiés, de sorte qu'il devait s'y trouver approximativement trois millions d'êtres humains. Les Allemands ayant repris leur avance le même jour, l'espace fut de nouveau considérablement réduit. Un groupe belge d'artillerie, en position à Thielt, fut mis hors de combat au cours d'un corps à corps.

L'armée du général von Kückler procédait déjà aux préparatifs nécessaires pour agir sur Ypres tenu par les Anglais lorsque, à l'aube du 28.5, l'armée belge capitula en rase campagne devant l'inutilité de la poursuite des opérations militaires et sous l'effet d'effroyables bombardements aériens. A midi, les Allemands progressèrent rapidement en direction de l'ouest, occupant Ostende et Dixmude.

* * *

La décision prise par le commandement allié de combiner une percée vers le sud avec une poussée de la VII^e armée au delà de la Somme, en direction du nord, provoqua, dans ce secteur, des combats extrêmement âpres et meurtriers pour les deux adversaires.

Accolées à l'armée belge, de puissantes forces alliées se trouvaient derrière les fortifications de la frontière française entre Lille et Valenciennes et avaient pour mission de couvrir les derrières et le flanc des troupes encerclées. Pour la 6^e armée allemande qui opérait sur ce front, il s'agissait d'immobiliser d'importants effectifs adverses en montant des attaques

puissantes et répétées afin d'entraver la tentative de rupture en direction du sud. Mais il importait en même temps de rétrécir encore la zone d'action dans laquelle les Alliés étaient confinés pour leur enlever toute liberté de manœuvre.

En revanche, la 4^e armée dont le front s'incurvait de l'Oise vers le nord suivant la ligne Cambrai-côte de la Manche, se vit les jours suivants, particulièrement à son aile droite, dans le cas de repousser des tentatives adverses de rupture, mission dont elle s'acquitta fréquemment en attaquant. Dans les deux armées, l'effort principal se porta aux ailes extrêmes (Lille-Arras), où par la poussée de deux éléments lancés en forme de coins au sud de Lille et au nord d'Arras, il fallait obtenir un encerclement complet de l'adversaire. Les opérations dont nous venons d'indiquer les lignes générales se déroulèrent de la manière suivante : Tournai fut enlevé le 23 par des forces venues de la région d'Ath, qui partirent immédiatement à l'attaque des fortifications de la frontière française près de Lille. Plus au sud, de violents combats étaient en cours depuis le 20, en particulier entre Valenciennes et Condé, pivot du mouvement qu'avaient exécuté les formations rapides allemandes incurvées sur la ligne Arras-Saint-Omer. L'importance de ce pivot n'avait pas échappé au commandement français. En effet, plus rapidement il sauterait, plus diminuerait les chances de la rupture projetée. La tâche de l'assaillant était considérablement entravée du fait que sur ce point un tronçon de la ligne Maginot prolongée était perpendiculaire à la direction d'attaque des Allemands ; il s'agissait d'un système fortifié moderne tout récemment aménagé sur l'Escaut. L'attaque ne progressa que très lentement malgré une puissante préparation d'artillerie. Une lutte extrêmement acharnée se déroula autour de Valenciennes. La situation des forces encerclées dans cette région (I^{re} armée et débris de la IX^e armée française qui avait cessé d'exister depuis le 18) devint toutefois de plus en plus intenable, les troupes allemandes ayant réussi le 27 à percer au nord de

Valenciennes, à atteindre Orchies et à occuper Lille et Armentières le 28.

Attaques et contre-attaques se succédèrent rapidement entre Valenciennes et Arras. Les Anglais contre-attaquèrent du 21 au 23.5 de la région Douai-Lens en direction d'Arras en vue de percer vers le sud, mais furent repoussés par les Allemands qui avaient fait avancer en grande hâte des divisions d'infanterie et d'importantes formations d'artillerie. Les tentatives de rupture entreprises par les Français près de Cambrai avec l'appui des chars de combat subirent un sort identique.

L'offensive déclenchée par les Allemands dans ce secteur aux fins d'élargir la brèche d'Arras prit de jour en jour plus d'ampleur et progressa malgré les réactions adverses dont nous venons de parler. Le 23, une division blindée conquit les hauteurs de Lorette entre Arras et Lens, si vivement disputées au cours de la grande guerre. La colline de Vimy, au nord-est d'Arras, tomba également le lendemain. Au moment où la 6^e armée poussait sur Orchies, la 4^e franchissait le 27 le canal de l'Escaut à l'ouest de Valenciennes, après des combats qui durèrent plusieurs jours, et occupait Douai. Les troupes franco-anglaises opérant dans la zone Lille-Valenciennes-Arras se trouvaient ainsi complètement encerclées, et seuls quelques détachements parvinrent à s'échapper en direction du nord-ouest.

L'irruption projetée dans la brèche d'Arras, venant du nord et du sud, n'alla pas au delà d'un commencement d'exécution, tant du nord que du sud. Les causes de l'échec sont encore mal définies. Il s'explique toutefois en bonne partie par les mesures que les Allemands avaient arrêtées : ils avaient rapidement poussé des renforts sur la Somme et le front nord et disloqué un nouveau groupement de forces reconstitué au nord de Paris le 19.5 déjà et décelé par leur aviation. Les éléments rapides allemands qui s'avancèrent par surprise jusqu'à Abbeville étaient au début relativement faibles. Aussi

s'agissait-il de les renforcer immédiatement pour pouvoir, d'une part, s'opposer efficacement aux attaques ennemis auxquelles il fallait s'attendre sur le cours inférieur de la Somme et, d'autre part, élargir la trouée en direction du nord afin de conquérir les ports de la Manche et de hâter, par une attaque en force sur les hauteurs situées entre Arras et Gravelines, l'encerclement des armées du nord. Tandis que des divisions d'infanterie entraient en ligne sur le front sud, de nombreuses divisions motorisées et blindées (5 divisions blindées et 6 divisions motorisées ?) s'avançaient le long de la côte et en direction du nord-est. Saint-Pol et Montreuil tombaient le 21, Boulogne le 24 et Calais le 26 ; des combats acharnés eurent lieu aux abords de cette dernière ville. Le 24 déjà, toutes les hauteurs de Lillers-Saint-Omer étaient aux mains des Allemands. La résistance des Alliés s'accrut sur le canal de La Bassée, de sorte que les Allemands ne purent le franchir qu'après avoir reçu des renforts suffisants. Le 27, ils atteignirent la ligne La Bassée-Merville-Hazebrouck-Bourg-Ville le 28, ils étaient à la frontière belge, après avoir bousculé une position fortifiée anglaise près de Cassel, et opéraient le lendemain leur jonction au sud de la ligne Poperinghe-Cassel avec les armées attaquant de l'est, du sud et de l'ouest.

* * *

Sur le front sud, les opérations tinrent davantage de la guerre de position et les dispositifs installés en défensive depuis le 20.5 ne subirent aucune modification essentielle jusqu'au début de l'offensive de juin. L'activité la plus importante régnait sur la Somme entre Péronne et Abbeville, d'où la VII^e armée française avait reçu l'ordre d'agir en direction du nord. Un rapport du général Frère sur ces combats relate ce qui suit :

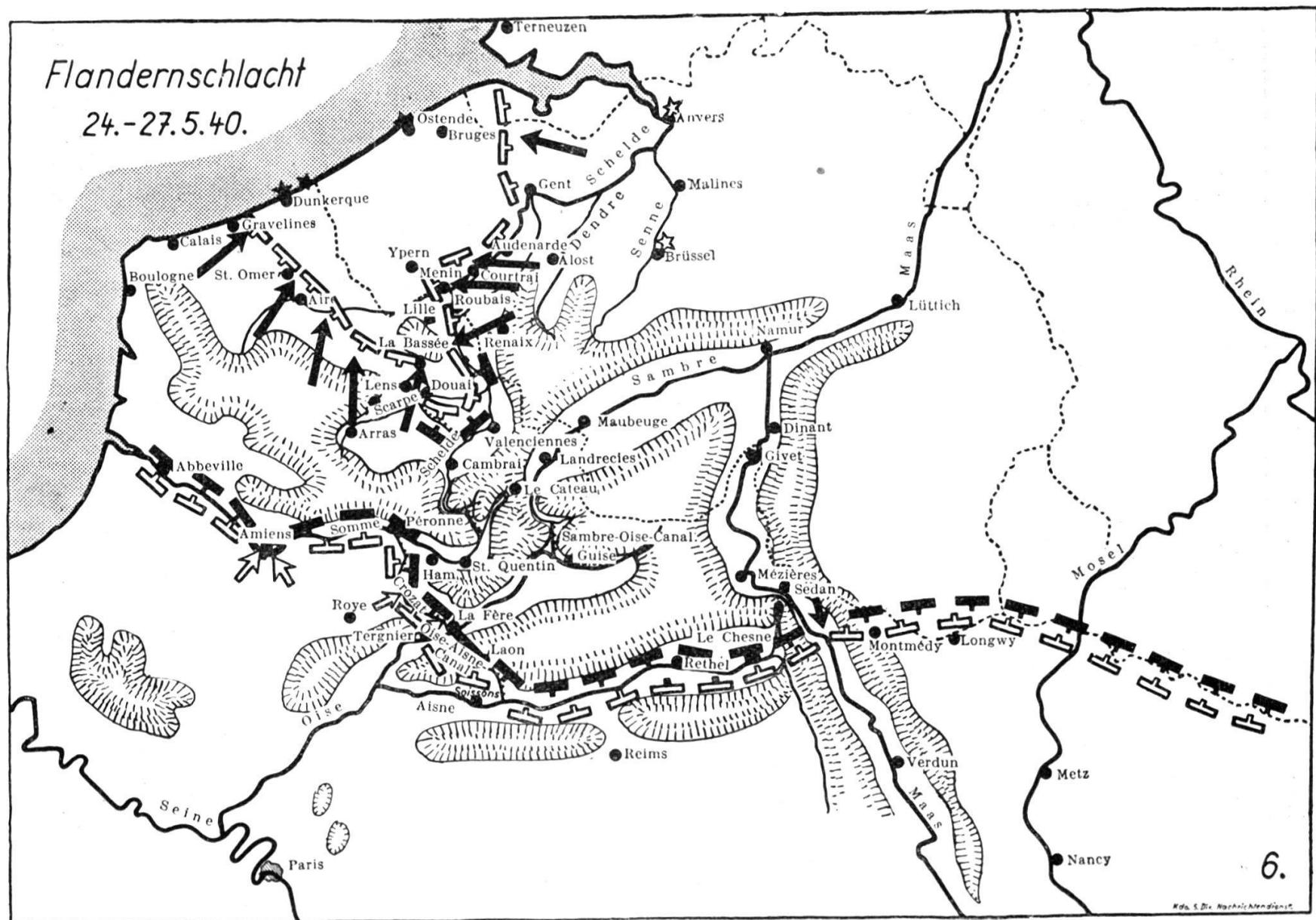
« Le 22.5, le commandement de l'armée me donna l'ordre d'entrer en ligne sur la Somme à l'aide d'une série d'attaques

énergiques et de traverser le fleuve pour opérer la jonction avec les armées agissant dans la région d'Arras et dans les Flandres. Je passai immédiatement à l'exécution de ces ordres ; mais elle se révéla impossible, en raison des faibles moyens de l'armée, dont les divisions étaient étirées sur un large front. Les Allemands opposèrent une énergique résistance et entreprirent des contre-attaques. Leur résistance se montra particulièrement forte près d'Abbeville. L'adversaire était admirablement terré et camouflé et, en outre, abondamment pourvu en canons anti-tanks, qui infligèrent de sérieuses pertes à nos chars de combat. »

Les troupes allemandes dont il est question dans ce rapport étaient tout d'abord pour la plupart des divisions motorisées, renforcées plus tard par des divisions d'infanterie. Le journal de route d'une de ces divisions donne du combat un récit qui correspond assez bien aux indications du général Frère :

Dans la nuit du 28.5, la division (une division bavaroise) occupa sur la Somme inférieure un secteur qui comprenait les importantes têtes de pont de St-Valéry et d'Abbeville. Des combats violents et désespérés s'engagèrent déjà au cours de la relève d'une division motorisée. L'adversaire (Français et Anglais), aidé principalement par des chars de 18 et de 32 tonnes qui surgirent en groupes comptant parfois 50 engins, déclencha attaques sur attaques contre la Somme. L'artillerie ennemie, au feu précis, et des avions volant en rase-mottes appuyaient l'attaque. Mais l'ennemi ne put passer. De concert avec l'artillerie et les canons anti-chars, aidée par le feu des canons lourds de D.C.A., la division soutint, sans égards pour ses pertes, une lutte parfois désespérée contre des forces supérieures. Le 4.6, le nombre des tués atteignait 452 officiers et soldats et celui des blessés 1400 hommes.

Après 15 jours de durs combats, les Allemands avaient réussi non seulement à empêcher l'adversaire de franchir la Somme, mais encore à conserver les principales têtes de pont



d'Abbeville et d'Amiens créées lors de la percée vers la côte de la Manche, succès qui devait être d'une importance capitale pour l'offensive déclenchée le 5.6.

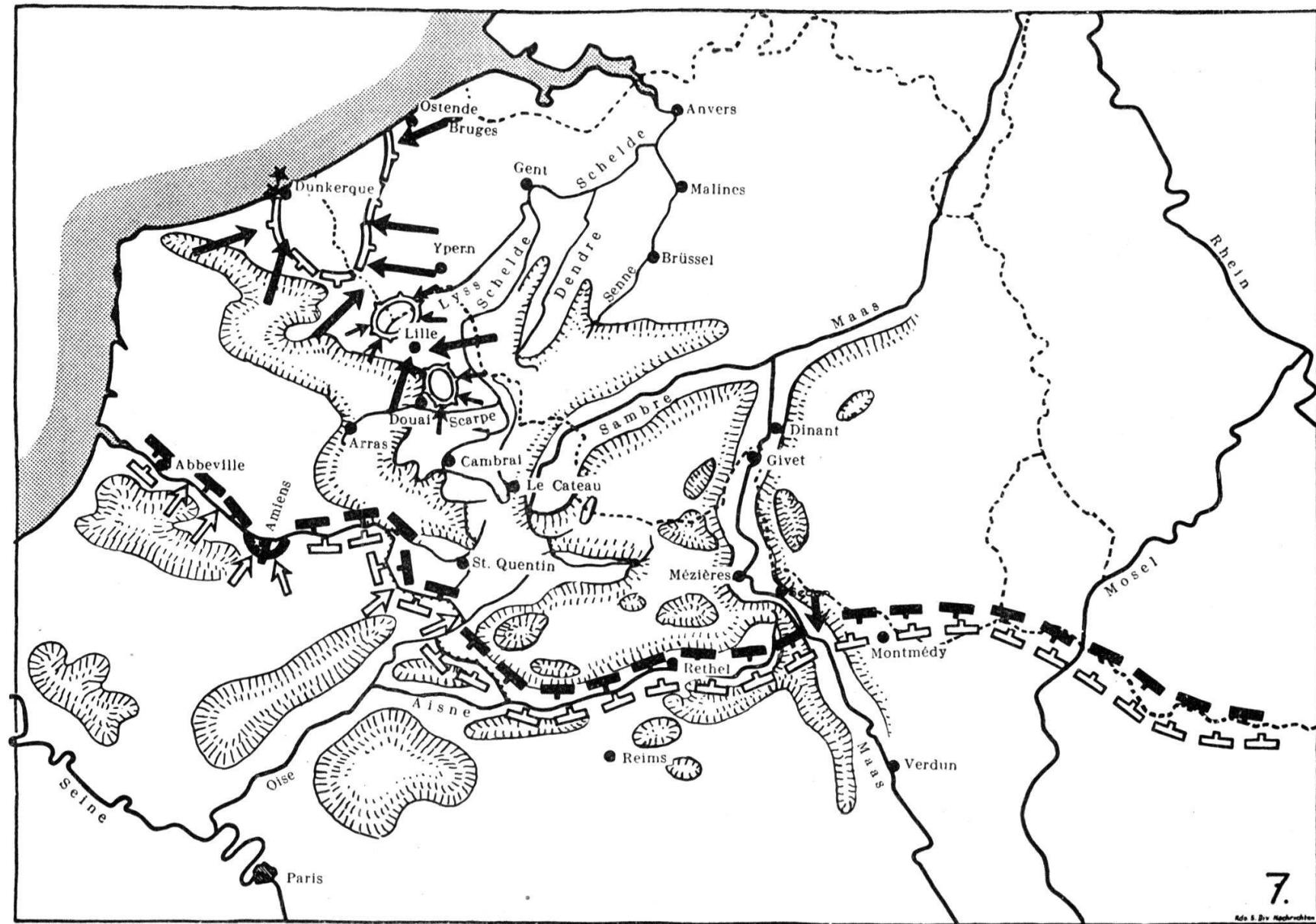
Il ne se déroulait plus que des engagements locaux sur l'Aisne et au nord des Ardennes. Mentionnons encore les tentatives des Allemands pour constituer une tête de pont au sud de l'Aisne, près de Rethel, qui échouèrent, et la conquête de l'important point 311 dans la région de Montmédy.

LES DERNIERS COMBATS.

Grâce à la jonction sur la ligne Poperinghe-Cassel de toutes les armées allemandes opérant dans les Flandres belges et françaises, le cercle qui enserrait les forces alliées battant en retraite sur Dunkerque était complètement fermé. Dès le 29, les combats s'éparpillèrent sur les arrière-lignes en une série d'engagements dirigés contre des éléments dispersés qui résistaient encore. Il n'y avait plus de front continu. Les jours suivants, les fractions des I^{re}, VII^e et IX^e armées françaises et, parmi elles, le commandant de la I^{re} armée, le général Prioux et son état-major, encerclées dans la région de Valenciennes et de Lille, déposèrent les armes.

Un détachement anglais fortement retranché dans Cassel, sur la hauteur, fut anéanti le 30 en tentant une sortie en direction du nord. Le gros des forces allemandes engagées sur ce théâtre d'opérations (4^e et 6^e armées, plus d'importantes unités blindées) devenaient ainsi disponibles pour d'autres missions.

Le 29.5 débutaient les attaques contre les débris du corps expéditionnaire britannique et les éléments français dispersés dans la zone Furnes-Gravelines, au terrain plat, peu profonde (50 km. sur 10) et protégée par les digues des canaux. La première de ces attaques partit de la région d'Ostende-Dixmude et aboutit à la prise de Nieuport et de Furnes (31/1). Des colonnes s'avançant du sud parvinrent le 2.6 à pénétrer dans



la place forte de Bergues, grâce au concours de l'aviation ; il y eut de violents corps à corps avec les unités françaises. Toute la zone encore en possession des Alliés fut soumise à un feu d'artillerie intense et continu. Les avions de combat et les formations de Stukas intervinrent sans cesse dans la lutte terrestre, malgré le mauvais temps, et entravèrent l'embarquement et la traversée des forces britanniques. Le 3.6, dernier jour de combat, le cercle fut encore rétréci autour de Dunkerque : à l'ouest, St-Pol s/M. tomba, au sud-est, ce fut Uxem ; au sud, le canal de La Bassée fut franchi et les premiers éléments de choc des troupes allemandes pénétrèrent dans Dunkerque embrasé. La chute de ce dernier bastion marquait la fin d'une des plus grandes batailles d'extermination de tous les temps. En moins d'un mois, les Allemands avaient réussi à mettre hors de cause l'armée hollandaise, l'armée belge, le corps expéditionnaire britannique et l'élite de l'armée française ; ils avaient conquis les côtes des Pays-Bas, de Belgique et du nord de la France. D'après les renseignements fournis par le haut commandement allemand, 1,2 million d'hommes avaient été faits prisonniers ; les armes et le matériel de 75 à 80 divisions avaient été détruits ou capturés.

Plt. O. JAGGI.
